



Lettre no 5 - Lomé, mars 2020

Chère famille, cher-ère-s ami-e-s, à vous qui me lisez, voilà le moment de vous donner de mes nouvelles. Cette lettre devait être la dernière, car mon contrat prenait fin en décembre l'année passée. Mais en accord avec le Secaar et DM-échange et mission, j'ai pu prolonger mon contrat jusqu'à juillet. Je suis très heureuse d'avoir pu revenir encore à Lomé, retrouver mes collègues, mes ami-e-s et mon chez-moi pour quelques mois encore.

### L'aventure continue

Pour cette nouvelle année, mon travail change un peu de direction, car je suis employée à 60% cette fois-ci. Un départ en douceur. Mon collègue Ghislain reprend les différentes tâches de notre service de communication, et je m'attèle à de nouveaux projets. En effet, ces derniers mois ont été en grande partie occupés par la mise en forme du manuel des bonnes pratiques agroécologiques dont je vous parlais dans ma lettre précédente. Le travail a été long et fastidieux, mais vraiment passionnant ! Durant ces prochains mois, je vais réaliser plusieurs vidéos didactiques sur différentes bonnes pratiques présentées dans le manuel pour valoriser ce contenu et agrandir encore son champ de diffusion.

### Un manuel sur l'agroécologie

Pour vous recontextualiser un peu, une des thématiques phares du Secaar est l'agroécologie. Depuis maintenant sept ans, le Secaar appuie des coopératives rurales au



La technique du paillage sur un plant de *Vernonia*, ferme « Jardin d'Eden » au Bénin.

Togo et au Bénin pour apprendre et expérimenter ensemble différentes pratiques agroécologiques. Ces savoirs ont été réunis en 15 bonnes pratiques, qui ont pris la forme d'un manuel. L'agroécologie a toujours existé dans le monde et en Afrique. Bien avant l'arrivée des produits chimiques, insecticides et engrais de synthèse et des techniques d'agricultures dites conventionnelles, les agriculteurs et agricultrices ont toujours cultivé grâce

à des alternatives écologiques. Par exemple, le « Zaï » est une pratique ancestrale de conservations des sols et de l'eau utilisée dans les zones arides où ces ressources sont limitées. Mais les recherches et les expérimentations pour développer de nouvelles techniques et les perfectionner ne s'arrêtent jamais. C'est le cas notamment de l'Institut ICIPE au Kenya, qui a mis au point la technique du « climat-smart push-pull », une pratique qui permet de repousser et contrôler les ravageurs avec une plante attractive et une plante répulsive. De nombreuses autres pratiques sont présentées et détaillées dans le manuel, comme le paillage, ou couverture permanente du sol, qui permet entre autres, d'éviter que l'eau ne s'évapore des sols tout en améliorant son infiltration. La fabrication de compost ou la mise en place d'un jardin médicinal sont également d'autres pratiques enseignées dans le manuel.

### Un travail long, mais enrichissant !

Le *Manuel des bonnes pratiques agroécologiques* est le fruit d'un long travail de capitalisation de savoirs, de rédaction et d'élaboration. Je suis très heureuse d'avoir pu participer à un projet comme celui-ci. Cela m'a énormément appris, d'une part sur l'agroécologie, mais également sur la gestion et la mise en forme d'un document de cette ampleur.

Le Secaar a une approche de l'agroécologie que je trouve très intéressante, car elle s'inscrit dans une vision holistique. Elle a une dimension environnementale, sociale et économique. Ici, l'agriculture permet de produire de la nourriture tout en préservant les ressources naturelles et la biodiversité, de favoriser des circuits économiques courts, et de contribuer au développement et à l'épanouissement personnel et de la communauté. Cette approche holistique est développée plus en détails dans la première partie du manuel. Vous pourrez bientôt le découvrir sur le site internet du Secaar ([www.secaar.org](http://www.secaar.org)). Pour l'instant, le manuel attend une dernière validation du bureau du Secaar et partira ensuite à l'impression.

Pour en arriver là, il y a eu d'abord plusieurs années de recherches avec les agriculteurs et agricultrices du Togo et du Bénin, puis une retranscription pour chacune de ces pratiques par l'équipe de rédaction. Le Secaar a ensuite fait appel à un illustrateur togolais pour imaginer les différentes étapes de chaque pratique. Mon travail a été enfin de mettre en page l'ensemble de ce contenu pour lui donner

forme, choisir les photos qui mettront en image les propos, et compléter certains textes avec d'autres illustrations et schémas. C'était un nouveau défi pour moi que de pouvoir élaborer un document de cette envergure.

Peut-être que la difficulté principale a été de rassembler des photos pour chaque pratique. Les archives photos dont on dispose ne sont pas toujours complètes ni bien triées, ce qui fait que j'ai passé beaucoup de temps à demander davantage d'images et à les visionner pour trouver une bonne photo qui illustre au mieux l'action que l'on veut représenter. J'ai pu compter aussi sur les photos prises par mon collègue et moi lors de sorties sur le terrain, mais cela ne permettait pas de couvrir l'ensemble du manuel. Il m'a également fallu reprendre plusieurs fois le document depuis le début, car le contenu du manuel a été encore modifié après que j'ai reçu la version définitive, ce qui a retardé encore un peu la finalisation.

Tout cela m'a appris à anticiper ce genre de problèmes, à mieux communiquer sur les attentes de chacun-e et à prévoir à l'avenir suffisamment de temps pour les imprévus. Mais cela ne m'a pas empêchée d'avoir énormément de plaisir à travailler ces six derniers mois pour finaliser cet ouvrage. Le fait que je ne sois pas du domaine de l'agroécologie, bien qu'intéressée par cette thématique, m'a permis de me mettre à la place d'un-e lecteur-trice et de le rendre accessible autant à un-e professionnel-le du domaine, grâce à l'expertise de mes collègues, mais également à un-e néophyte comme moi qui découvre l'agroécologie.

## Transmission et partages

Au fil des mois, mon collègue Ghislain et moi avons pu compter sur les points forts et les connaissances de chacun-e. J'ai beaucoup appris grâce à lui sur la rédaction journalistique et j'ai pu lui transmettre des connaissances en graphisme. En réalité, plus que de lui indiquer quoi faire, j'ai voulu lui apprendre à prendre du recul sur son travail et à pousser toujours un peu plus loin sur ses créations. Il a pu constater lui-même ses progrès en photographie, réalisation de reportages et mise en page de tout type de documents. Nous avons progressé ensemble et il a repris petit à petit les différentes tâches de notre service de communication.

Le bulletin du *Partage* n°171 (publication semestrielle du Secaar) est un bon exemple de notre collaboration. Ghislain a mené de bout en bout la réalisation de ce bulletin, du choix des articles jusqu'à la mise en page et à la diffusion, et j'ai pu le guider et le conseiller.

Pour ce numéro, nous avons choisi de donner la parole aux femmes. En effet, à chaque édition nous abordons une thématique différente en plus de donner les dernières nouvelles du réseau, mais rares sont les femmes qui participent à la rédaction. Rassurez-vous, cela n'avait pas pour but de prendre une tournure politique, mais cela ne vient



Femmes de la coopérative « Ifedoun » de Kpakpaza, au Bénin.

pas à l'esprit d'intituler un événement ou une publication « Parole aux hommes » quand ceux-ci sont les seuls à participer, n'est-ce pas ? Etant donné que la place des femmes est une préoccupation majeure du Secaar, nous avons prêté la plume à trois femmes de notre réseau pour parler de la place des femmes dans nos Eglises ainsi que dans le développement holistique. Deux autres femmes ont également apporté leur témoignage sur leur vécu en tant que femmes dans un contexte rural. J'ai pu avec grand plaisir contribuer à l'édito, que j'ai écrit comme un manifeste à la sororité et à l'entraide. J'aimerais citer une phrase de la pasteure Fifamè Fidèle Houssou Gandonou, co-auteurice du livre *Une bible des femmes* et personne-ressource du Secaar, qui a participé à ce bulletin du *Partage* avec un article sur la place des femmes dans les Eglises ; elle nous dit : « La cause des femmes appelle plus à la conversion qu'à la conquête ».

En effet, ce n'est pas une guerre de genre, mais bien une réflexion plus large sur ce que l'on est en tant qu'être humain. Nous devrions avoir chacun et chacune la place pour nous exprimer dans notre entièreté et notre complexité, loin de tout stéréotype.

## Visite sur le terrain

Durant ces mois à travailler sur le manuel, j'ai également pu accompagner mes responsables Simplicie Agbavon et Roger Zürcher durant leur mission de suivi de projet en octobre. Plusieurs fois par année, ils se rendent auprès des coopératives appuyées par le Secaar au Togo et au Bénin pour rencontrer les animateur-trice-s et les membres de ces coopératives et échanger avec elles et eux sur l'avancée des projets, les difficultés rencontrées et les réussites.

Nous avons donc passé une semaine au Bénin, l'occasion pour moi de récolter des témoignages, prendre des photos pour le manuel et de rencontrer certain-e-s bénéficiaires que je n'avais pas vu-e-s au cours des ateliers annuels organisés par le Secaar pour renforcer les coopératives sur une thématique. Depuis Lomé, nous nous sommes tout d'abord arrêté-e-s à Cotonou, la capitale du Bénin, avant de remonter plus au nord.

## De l'ananas et des privilèges

Quand on me demande de parler du Togo, je ne peux en réalité parler que de Lomé et du quartier où je vis, tel que je le connais, avec mes yeux, mes mots, et mes privilèges. Cela ne me permet pas en réalité de dépeindre toute la diversité et la richesse des cultures qui se mélangent dans ce pays. Sur les cartes postales, et dans l'imaginaire collectif, on représente souvent la femme africaine comme cela, une femme droite et fière, portant une bassine sur la tête. Sans ses multiplicités et sans sa complexité. C'est un peu le cliché que l'on a tou-te-s en tête. Mais si je vous la présente aujourd'hui, c'est pour vous parler de ce qu'il y a derrière ces silhouettes longilignes, ou du moins derrière l'une d'entre elles. A Lomé, on l'appelle Ananas to, la revendeuse d'ananas. Sous un soleil de plomb, elle marche pendant des heures, portant des kilos et des kilos d'ananas. Elle déambule dans les rues, attendant qu'un-e client-e l'arrête pour payer quelques bouchées d'ananas. Pour deux ou trois pièces, elle pèle et prépare l'un de ces fruits, puis reprend sa marche. La revendeuse de mon quartier s'arrête souvent où je travaille et je lui achète un ananas pour le dessert. La chaire est blanche et sucrée. Mais alors qu'une fois je l'aidais à remettre son lourd chargement sur sa tête, j'ai compris. J'ai la douceur de l'ananas et elle a leur poids. J'ai le plaisir et elle a la douleur. Je ne peux pas l'aider, je ne peux pas prendre sa peine. Mais je veux que derrière ces jolies images de femmes, droites et fières des cartes postales, on puisse y voir le courage et la force immense de ces femmes.



*Ananas to, la revendeuse d'ananas.*

## A la rencontre de la coopérative de femmes de Kpakpaza

Après une longue route jusqu'au village de Kpakpaza, au centre du Bénin, nous sommes enfin arrivé-e-s pour rencontrer les femmes de la coopérative « Ifedoun » et l'animateur local qui vient du même village.



*Visite de la coopérative « Ifedoun » des femmes de Kpakpaza, au Bénin.*

La coopérative « Ifedoun » a récemment reçu une formation en plaidoyer, ce qui a permis ensuite à ce groupe de femmes de s'approcher des autorités administratives locales afin d'obtenir un financement pour développer leurs activités. C'est un des aspects que je trouve intéressant avec le Secaar. Il ne fait pas lui-même de l'appui en financement, mais donne les outils à ces coopératives pour qu'elles se développent par elles-mêmes. De cette façon, il n'y a pas de dépendance financière mais une autonomie qui se crée. J'ai pu voir ces femmes fières de montrer ce qu'elles ont obtenu par elles-mêmes, en gardant leur dignité, et en se créant une place dans leur communauté. En

effet, la plupart des femmes de la coopérative « Ifedoun » sont veuves avec souvent encore une famille et des enfants à charge. Les veuves se retrouvent souvent avec une situation précaire et en marge de la société. Mais en se mettant ensemble, ces femmes ont pu se soutenir les unes les autres, s'épanouir dans leurs activités et enseigner par la suite à leur village les pratiques agroécologiques qu'elles ont apprises et mises en œuvre.

J'ai pu interviewer plusieurs de ces femmes et échanger avec elles sur ce qu'elles ont accompli avec l'appui du Secaar. La secrétaire de la coopérative m'a fait visiter leur champs et leur magasin de stockage, très fière de la place qu'elle a acquise au sein de communauté grâce à son travail. Nous les avons quittées en fin de journée après un beau moment d'échange et de partage.

## Découverte de la ferme de l'EPMB à Dangbo

Le lendemain, nous avons fait route jusqu'à Dangbo, à la ferme de l'EPMB (Eglise protestante méthodiste du Bénin) qui est une Eglise membre du Secaar. Le pasteur Agossou, qui est également le délégué de l'EPMB auprès du Secaar, nous a fait faire le tour de la ferme. C'est une ferme-école en lien avec l'Eglise et de nombreux-ses jeunes sont formé-e-s sur ce site. Plusieurs pratiques agroécologiques, dont j'avais lu la théorie en mettant en page le manuel, sont appliquées dans cette ferme et c'était très intéressant de pouvoir faire le lien entre savoir et pratique.

## Apprentissage au « Jardin d'Eden »

Le jour suivant, nous sommes allé-e-s visiter la ferme de Theophile Wuemenou, une personne-ressource du Secaar. Sa ferme s'appelle « Le Jardin d'Eden », et peut-être qu'il

s'agit en effet d'un petit aperçu du paradis. La diversité de cultures est immense. Chaque plante, chaque arbre, est pensé-e pour en compléter un-e autre. Cette ferme applique les principes de la permaculture, et sur un terrain de taille modeste, elle peut produire une grande quantité de végétaux. J'étais émerveillée, partout où se posaient mes yeux, j'y découvrais de nouvelles variétés et de nouvelles associations de plantes. « Le Jardin d'Eden », comme la ferme de Dangbo-EPMB, est une ferme-école et s'apprête à accueillir de nouveaux et nouvelles apprenti-e-s dans des bâtiments eux aussi construits de manière écologique.

### Une initiative jeune et urbaine, « Les Jardins de l'Espoir »

Le dernier jour, nous étions de retour à Cotonou, dans le sud du Bénin, et nous en avons profité pour nous rendre dans un jardin urbain, petit poumon vert au cœur de la ville bétonnée. Sur un terrain mis à disposition par un riche Béninois désireux de soutenir l'entrepreneuriat vert, « Les Jardins de l'Espoir » ont vu le jour et s'y sont développés. De la même manière qu'au Jardin d'Eden, ici chaque plante a son utilité et vient en compléter une autre. Ils et elles y cultivent principalement des plantes médicinales, ce qui permet d'une part de fournir, dans les cas où cela est possible, une alternative aux médicaments pharmaceutiques, et d'autre part de générer suffisamment de revenus pour avoir plusieurs salarié-e-s permanent-e-s sur le site. Tanguy Gninkobou, le créateur des Jardins de l'Espoir, le dit, en cultivant de manière éthique et écologique, il est



« Les Jardins de l'Espoir », en plein cœur de Cotonou.

difficile de concurrencer le marché béninois, alors que les plantes médicinales peuvent apporter une vraie plus-value et bénéficier à tous et toutes. En parallèle des cultures, les agriculteur-trice-s des Jardins de l'Espoir pratiquent également l'élevage de volailles et un projet de pisciculture est en cours d'expérimentation. Cela forme ainsi un cercle vertueux, les déchets d'une activité profitant à une autre. Rien n'est perdu, tout est transformé et valorisé, jusqu'aux bidons en plastique qui servent de tuteurs, pépinières ou mangeoires à animaux, en passant par les palettes en bois revisités en sièges ou bacs surélevés. Tanguy ne s'est pas arrêté là dans ses projets, et a développé encore d'autres jardins dans différentes villes du Bénin. Il organise des camps de formation pour propager l'agroécologie dans toute l'Afrique de l'Ouest. Le Secaar a d'ailleurs apporté son soutien à la dernière édition. Les jeunes des Jardins de l'Espoir et de toutes ces initiatives qui se créent, représentent la nouvelle génération de paysan-ne-s urbain-e-s, qui sont également économistes, chercheur-euse-s, communicant-e-s, mais avant tout passionné-e-s et déterminé-e-s à semer un avenir plus vert et plus respectueux de notre environnement ou chacun et chacune à sa place dans notre écosystème. Je suis rentrée à Lomé, mon appareil photo rempli de belles images, et la tête pleine des rencontres et des moments partagés durant ce temps au Bénin.

De retour à Lomé après un séjour en Suisse durant le mois de janvier, je suis prête pour les nouveaux défis de cette année et pour toutes les belles expériences qui m'attendent. Je remercie Dieu chaque jour pour tout ce qu'il m'est donné de vivre, et j'aimerais également vous remercier pour le soutien que vous apportez à ce projet, par vos prières, vos lettres ou encore vos dons.

En attendant de pouvoir vous raconter la suite de mon séjour et de mon travail avec le Secaar, je vous dis à bientôt dans une prochaine lettre de nouvelles et vous envoie mes meilleures salutations depuis Lomé.

*Marion Delannoy*

Cette lettre de nouvelles de Marion Delannoy vous est adressée par DM-échange et mission, service des Eglises protestantes romandes. Pour soutenir son travail au sein du Secaar au Togo, utilisez le bulletin de versement joint (CCP 10-700-2, projet no 100.7061). D'avance un grand merci !

Marion Delannoy  
c/o Secaar  
01 BP 3011  
Lomé 01, Togo

marion.delannoy97@gmail.com

DM-échange et mission / Ch. des Cèdres 5 / CH - 1004 Lausanne / +41 21 643 73 73 / secretariat@dmr.ch / www.dmr.ch / CCP 10-700-2